

Exogène

Une station de ski dans les Alpes Suisses, Un hôtel de luxe aux Maldives, The Burning Man festival dans le désert du Nevada, Lieux pourtant d'apparence si différentes. Et si au contraire, il existait un fil invisible, que nos yeux, devenus insensibles, refuseraient de voir. Peut-être le cherchons-nous tout en prétendant l'ignorer ? Ce fil, ce sont nos déchets dont on ne conçoit pas une image poétique. Et pourtant, Nikolaus Geyrhalter suit le chemin des ordures et le travail sans fin des éboueurs dans dix lieux différents du globe dans son dernier documentaire, Exogène, sorti le 21 avril 2023. Ni un documentaire au sens où on l'entend ni une fiction mais plutôt un drôle d'objet cinématographique dans lequel les déchets se retrouvent mis en lumière. Pendant une heure quarante, se succèdent des plans d'ensemble fixes de vingt secondes à cinq minutes produisant presque un vertige. Aucun dialogue à quelques rares exceptions, aucune musique, les acteurs sont les déchets, comme des vedettes de cinéma ne voulant quitter le devant de la caméra. Malgré le rythme très lent et la beauté formelle, ce film est un véritable coup de poing. On se retrouve face à un duel voire un paradoxe entre la beauté et l'horreur. La beauté de ces plans, orchestrés à la perfection par Nikolaus Geyrhalter, la beauté plastique des déchets, une beauté qui nous donne presque mal à la tête. L'horreur d'une réalité qu'on essaie d'oublier, dont la tâche de certains est de nous le faire oublier, l'horreur d'un point de non-retour, une horreur qui nous hante une fois le film terminé. Rien ne fait diversion, ni les commentaires, ni la bande son qui sont inexistantes. Le réalisateur nous fait prisonniers d'une réalité à laquelle on ne veut se confronter, il fait en sorte qu'on ne puisse pas échapper à l'inéluctable invasion des déchets. Par la sobriété du dispositif, il évite tous les effets tapageurs, renforçant l'atmosphère presque étouffante du film avec des plans tel que celui où des déchets sont brûlés, carbonisés devant nos yeux. Le réalisateur joue avec un déséquilibre qui nous fait perdre nos repères. Une montagne des chaînes de l'Himalaya face à une montagne de plastique. Des femmes traitant les déchets avec leurs mains dans une décharge à ciel ouvert face à une énorme station de tri hyper-technologique. La beauté et l'horreur, un parallèle ne laissant pas de place au pathos. Geyrhalter ne souhaite pas qu'on se lamente, c'est déjà trop tard, il veut qu'on réalise. Qu'on réalise l'ampleur d'un phénomène fatal, qu'on réalise notre égoïsme, qu'on réalise que ces gestes quotidiens qui nous paraissent si banal entraînent des conséquences. Et l'objectif est atteint, dépassé même, on sort de la séance, bouleversé par les images visionnées. C'est avec horreur qu'on se rend compte du fossé entre les moyens mis en place et la réalité de l'origine du problème. Si peu de temps pour accumuler mais tellement pour effacer notre trace. Un plan au cadrage surprenant et à la photographie remarquable illustre, il nous fait voir un broyeur dans lequel se pressent matelas, chaises, polystyrènes pendant un temps si long qu'on ne croit en sortir, à l'image de la situation : est-il possible d'en sortir ? C'en devient un supplice de voir défiler les images en sachant que nous en sommes responsables. Au début du film dans un des rares dialogues, un chercheur dit, alors qu'une pelleteuse déloge des déchets enfouis sous un champ agricole, « loin des yeux, loin du cœur ». Cette phrase résume assez bien la situation, n'étant pas confrontés directement au parcours et à l'arrivée des déchets, nous ne nous rendons plus compte de ce que nous jetons. Et pourtant, à mesure que les déchets deviennent petits et tendent à disparaître, les bras humains ne suffisent plus, des machines immenses prennent leur place. Le film met en lumière les personnes de l'ombre chargées de la lourde tâche d'ôter les déchets de notre vue, dans les rues du Népal, dans les stations de skis, sur les plages de plastiques. L'horreur et l'absurdité se rejoignent dans des plans déroutants. Ainsi, un employé d'un hôtel luxueux aux Maldives qui prend soin de nettoyer et ratisser une plage dont il a au préalable enlevé le moindre déchet nous fait grincer quand, dans un des plans précédents, des bénévoles nettoient une plage de plastique ne parvenant jusqu'au bout de ce travail de Sisyphe. Horreur et beauté se retrouvent encore une fois mêlés dans les derniers

plans du film qui mettent en scène l'immense festival The Burning man dans le désert du Nevada. Les plans dans les nuages de sables offrent une esthétique postapocalyptique tandis que le fond même de ce qui est visionné frise l'absurdité. Des volontaires tentent désespérément d'effacer toute trace de leur passage, à la recherche des MOOP : matter out of place, tout ce qui n'est pas à l'origine du terrain où se déroule le festival. Deux bénévoles nettoyant le sable avec des balais offrent un dernier plan absurde esquissant à-demi un sourire sur nos visages. Est-ce la beauté d'une action commune ? Est-ce l'horreur de l'irréparable ? Être confronté à la dualité permanente de la beauté et de l'horreur n'est-il finalement pas le meilleur moyen de prendre conscience de l'urgence de la problématique ? Encore faut-il agir.